

Les déménageurs viennent de partir, la maison résonne, l'absence de meubles et de tapis lui donne une acoustique de cathédrale. Assise au pied de l'escalier, j'ai ouvert une des canettes de bière que j'avais achetées pour eux et mises au frais dehors, et dont ils n'ont pas voulu.

Je n'ai jamais su boire proprement avec une canette, la bière dégouline sur mon menton, mon écharpe, mon manteau que je n'ai pas quitté de la matinée, l'électricité est coupée depuis hier, il règne un froid polaire. Je regarde d'ici le couloir où les étagères de livres ont disparu, la cuisine dépouillée de tous les meubles, les traces laissées sur les murs, par terre des cartons vides, une pile de journaux. Penser à les mettre dans la poubelle jaune avant de partir.

Un dernier tour dans la maison avant d'aller déposer les clés à l'agence. Je monte au premier, parcours rapidement les pièces, une station plus longue dans notre chambre, sa large fenêtre sans rideaux, les marques des estampes sur le mur de droite, souvenir de notre voyage au Japon en 2014, Paul les a réclamées et emportées, je n'ai gardé que le grand tableau peint par Béa et qu'elle m'avait offert pour mes trente ans. Il est joyeux et plein de fantaisie, comme

elle. Il illuminera la tanière que j'ai louée, minuscule, à cinquante mètres de l'hôpital.

Ils m'attendent, je commence demain, ça me convient, je n'aurai pas le temps de gamberger. Ce nouveau virus est inquiétant, il se comporte de façon erratique et son taux de létalité se confirme. Lenoir qui devait faire équipe avec moi aux urgences est arrêté depuis trois jours et assez mal en point, une des infirmières du service est atteinte elle aussi, elle est en réa depuis hier. Le patron m'a prévenue, c'est la guerre, Cécile ! Ce virus ne ressemble à rien de connu, ça nous promet de courtes nuits. Vous n'aurez plus le temps de penser.

J'ai failli lui répondre tant mieux, je me suis retenue, mais c'est bien de cela dont je rêve, ne plus penser à rien, sauf à la survie des malades et la sécurité des équipes.

Juste ce dont j'ai besoin pour achever de m'extraire de la dépression dans laquelle je m'embourbe depuis des semaines.

Je refuse – optimisme ou inconscience ? – de penser au risque d'une infection par cette saloperie de Covid et donc, possiblement, à celui d'une mort anticipée.

Néanmoins, mon premier soin, avant même de défaire les quelques cartons qui m'attendent, sera de placer ce cahier dans le classeur « Papiers importants », celui que mes filles regarderont en premier, si jamais etc.

Ainsi elles auront ma version des évènements.

À supposer qu'elles aient envie de la connaître.

Cécile

C'est le soir de l'anniversaire de Zoé, donc le 20 avril très exactement, que tout a commencé. Jusque-là je coulais des jours paisibles, persuadée que le temps des turbulences était derrière moi, j'avais abrité ma barque dans un port accueillant et sûr, il ne pouvait plus rien arriver. Mais le ver est dans le fruit bien avant que la pomme pourrisse, elle continue à offrir ses courbes appétissantes, tandis qu'à l'intérieur, tout se dégrade, la chair noircit, se ramollit, se délite.

Un samedi donc. J'avais enquillé une quinzaine de patients dans l'après-midi sans compter les petites vieilles que j'étais passée visiter à l'heure du déjeuner. Rien de majeur, de la bobologie basique et des renouvellements d'ordonnance, mais quinze, c'est trop, j'étais épuisée. J'ai fini si tard que Paul est passé me prendre au cabinet et nous sommes partis directement. Je me rappelle ce moment où nous roulions vers le soleil couchant, Paul pestait contre les rayons qui l'éblouissaient, et moi, alanguie sur le siège passager, je savourais le début du week-end, cette heure

exquise où on anticipe les promesses et les plaisirs à venir.

La maison que Zoé et Robin ont construite de leurs mains en bordure du Parc des Garennes est un havre de paix et de beauté, le jardin sauvage plein de fleurs et de recoins ombragés, et sur la terrasse, une glycine qui nous rend tous jaloux. Ils ont aménagé une enfilade de vastes pièces claires, de jolies proportions, du bois partout, de grandes baies, l'atelier de Robin, le bureau de Zoé, leur espace de vie.

Robin aide des particuliers désireux de s'équiper en énergie solaire, il répond à des appels d'offres sur des projets de construction durable, mais il ne travaille pas autant qu'il voudrait. Quant à Zoé, dotée du statut d'intermittente du spectacle, elle part en tournage de temps en temps et court après ses 507 heures. Ils galèrent, chacun dans la voie qu'il a choisie. Ils ne se plaignent jamais, mais cette précarité m'inquiète, forcément.

Ma petite Zoé, jolie comme un cœur, souriant de toutes ses fossettes, est postée sur la terrasse, elle accueille avec bonne humeur ses invités. Elle a convié tous ses voisins, ses amies d'enfance qui venaient goûter à la maison il y a vingt ans, quelques vieux copains, j'en reconnais certains.

J'aperçois sa sœur, portant une salopette argentée qui serait ridicule sur une autre qu'elle. Perchée sur ses hauts talons, un crayon fiché dans son chignon qui menace de s'écrouler, Émilie est époustouflante. Elle nous a vus arriver Paul et moi, mais elle reste à distance.

Zoé a gentiment invité ma mère qui trône sur son fauteuil roulant dans un coin de la salle. Je vais l'em-

brasser, l'écoute se répandre sur cette maison biscornue, conçue par un architecte incapable. Espérant que les oreilles de Robin ne traînent pas à proximité, je la laisse dire, comme toujours. Pas le courage de la contredire. Elle ne pense pas toutes les vacheries qu'elle profère, mais après dix minutes à l'écouter ronchonner, je prends la fuite.

Des enfants fusent dans toutes les directions, les joues rouges, poussant des cris, s'enivrant de leurs courses. Les groupes s'agrègent et se défont, je vais de l'un à l'autre, le champagne m'a redonné la pêche, ma robe neuve me va bien, Paul m'en a fait compliment. Une musique rythmée sort des grands baffles sur la terrasse mais personne ne danse. Je demande pourquoi, Zoé lève les yeux au ciel, on ne danse plus dans les soirées, M'man, enfin.

Je me heurte à mon vieux pote Chris, parrain de Zoé – parrain républicain, c'est un inébranlable mécréant – en plein débat sur les mérites comparés des SUV et des 4/4. Le teint rougeaud, les yeux brillants, il s'extrait de la discussion pour me serrer dans ses bras. Son haleine confirme mes soupçons, tu as repris ? Il hausse les épaules, juste pour ce soir, ne t'inquiète pas, je dors sur place et ma voiture aussi !

Ma fille cadette continue de me faire la gueule, c'est donc à moi de faire le premier pas. Je traverse la salle en direction d'Émilie qui me tourne le dos, signe de griefs sérieux. Je ne savais pas que nous étions fâchées.

Je suis maintenant tout près d'elle qui fait semblant d'être absorbée par la conversation d'un jeune homme que je ne connais pas, elle rit beaucoup et trop fort, je reste immobile à attendre qu'elle daigne

s'apercevoir de ma présence, c'est alors que j'entends le jeune homme demander, et au fait, Stéphane, ça va ?

Émilie répond d'une voix rapide, super, merci, avec un mouvement de la tête vers moi qui dit clairement : Fais gaffe, ma mère est là, elle attrape le type par le bras et l'entraîne loin de moi. Je me sens bizarre, je me retourne, Paul m'a suivie, et Zoé aussi, je dis c'est qui ce Stéphane ? Je le connais ? Paul détourne la tête, Zoé s'agace, M'man, fais pas l'idiote, tu sais très bien qui est Stéphane.

Je me sens vaciller. L'impression d'avoir raté une marche. Je vois le sourire gêné de Paul, le haussement d'épaules de Zoé, ils échangent un regard, Zoé passe son bras sous le mien, viens par ici, M'man, elle m'attire vers le jardin pendant que Paul part remplir son verre. Je regarde son dos s'éloigner, ma parano flambe haut et clair et je fais retomber ma hargne sur Zoé, écoute, j'ai horreur de passer pour l'imbécile de service, j'aimerais comprendre.

Impossible de parler dehors, toutes les minutes surgit quelqu'un pour embrasser Zoé, annoncer que le cubi de rouge est vide, prévenir qu'on manque de verres. Nous nous réfugions dans la cuisine où nous entreprenons de laver ceux qui sont entassés dans l'évier, vas-tu te décider à me dire qui est ce type que tout le monde connaît sauf moi ?

Les mains dans l'eau savonneuse, tête baissée pour ne pas croiser mon regard, elle grommelle, j'y crois pas ! Pourquoi c'est toujours sur moi que ça tombe ? Puis elle se retourne, s'essuie les mains, OK, je me dévoue pour jouer l'agent double.

C'est ainsi qu'en quelques minutes j'apprends que ma fille Émilie a rencontré Stéphane il y a dix-huit mois, et qu'elle vit avec depuis l'été dernier.

Que Stéphane n'est pas un garçon, mais une fille. Une femme plutôt, elle est plus âgée qu'Émilie.

Que Zoé qui la connaît – Robin et elle ont déjà passé quelques jours vacances avec elles – que Zoé donc, la trouve « ultra-sympa ».

Et qu'Émilie semble heureuse avec elle, enfin pacifiée et sereine.

Elle ajoute que sa sœur préfère les filles depuis toujours. Que c'est de notoriété publique. Mais comme elle n'a pas jugé bon de m'en parler, je suis instamment priée de continuer à jouer les imbéciles, car Zoé ne veut pas avoir à affronter une des scènes dont Émilie a le secret.

*

Inutile de préciser que je ne dors pas beaucoup la nuit qui suit. J'ai bu plus que raisonnable, j'arrive à la maison abruti d'alcool et de fatigue, je sombre dans un sommeil comateux dont j'émerge deux heures plus tard, le cœur à 140, incapable de me rendormir. Je me retrouve en bas, sur le canapé, à boire une théière de camomille, histoire de combattre la déshydratation et enrayer la migraine. Et de faire face aux questions qui déferlent.

Pourquoi Émilie a-t-elle décidé de me tenir dans l'ignorance de ce qui compte pour elle ? Que craignait-elle ? Que je n'accueille pas ses confidences avec bienveillance ? Comme si je ne l'avais jamais écoutée ! Combien d'heures ai-je passées à l'écouter, justement, à me mettre à sa place, à la conforter, à

prendre son parti. À suivre un principe de solidarité féminine, familiale, maternelle. Bref, instruite des dégâts que causent les mères, à me montrer ni rejetante ni mal aimante, à tâcher d'incarner la mère « suffisamment bonne » préconisée par Winnicott.

Et pourquoi ni Paul ni Zoé qui sont, semble-t-il, au courant depuis longtemps, n'ont pas jugé bon de m'en parler ? Croyaient-ils que ça me poserait un problème ? Me jugent-ils à ce point psychorigide ? Non, c'est idiot, depuis l'affaire de cet abruti de Bertin et ses propos inadmissibles en plein conseil municipal, ils doivent bien se rappeler que c'est moi qui ai lancé et animé la campagne « Non à l'homophobie ». Ce qui, soit dit en passant, n'a pas plu à tout le monde et nous a peut-être coûté la mairie.

Ont-ils cherché à me protéger ? De quoi ? Me pensent-ils trop fragile ? Laissez-moi rire. Fragile, moi ? Avec tout ce que j'ai réussi à traverser ? Fière de ma résilience, fière de ma vie reconstruite, fière de mes filles, mes couronnes de gloire, mes filles que je croyais avoir réussi à préserver, que je pensais avoir aidées à grandir. L'omerta d'Émilie vient fracasser cette conviction qui me portait dans les moments de doute : j'avais fait les bons choix. Pour moi. Et aussi pour elles.

J'entends Paul ronfler dans notre chambre. Il dort, le fourbe, alors qu'il a manœuvré toute la soirée pour rester à distance de mes questions. De mon côté, suivant les règles non écrites de notre jeu de couple, j'ai mis un point d'honneur à ne pas lui en poser durant le voyage du retour, avec l'espoir que mon silence le culpabilise. Depuis le temps, je devrais savoir que rien, jamais, ne culpabilise Paul. Inaccessible aux re-

grets et aux remords, il dort la conscience en paix pendant que je m'acharne, à trois heures du matin, à ruiner toute chance d'en faire autant.

J'ai froid, je m'enroule dans le plaid écossais, m'enjoins d'arrêter de barboter dans l'auto-apitoiement, et vais à la fenêtre. Le jardin sous la lumière de la lune est comme une scène de théâtre, les ombres des arbres s'étirent sur l'herbe, ça me rappelle le moment où j'ai décidé de quitter Cyril.

C'est souvent un détail qui fait basculer une vie, et pour moi le détail, ça a été les magnolias. Des *Stellata* magnifiques, plantés par mon père à la naissance de chacune de mes filles. Ils fleurissaient chaque printemps avec exubérance, Cyril savait combien je les aimais, à cause de papa – je le revois creusant la terre en cuvette autour du tronc – et pour eux aussi, le miracle de leur floraison sans feuilles, la beauté japonaise de leurs fleurs contre les branches sombres.

Cyril les avait coupés à ras. Un geste de pure violence envers moi. Il les avait sciés tout simplement, et laissés à terre, comme des cadavres. Dès que je les avais vus, je m'étais dit, cette fois-ci, ça suffit, terminé, je prends les gosses et je m'en vais.

Le lendemain je l'ai regardé partir au travail, avec son costume sombre, sa chemise blanche et son Burberry, fleurant le vétiver et propre sur lui. Je suis restée longtemps figée dans une sorte de transe, assise devant le désordre du petit-déjeuner, et puis, transformée en derviche tourneur, j'ai rassemblé l'essentiel, les papiers, l'argent, quelques affaires pour les filles et pour moi, j'ai pris la voiture et foncé au centre-ville. En quelques heures, j'avais loué l'appartement meublé d'une patiente qui partait en Afrique

pour un an, acheté de quoi remplir le frigo, quelques bricoles pour nous trois, et quand j'ai attendu les petites à la sortie des écoles, tout était prêt pour les recevoir. Je leur ai expliqué, elles ont eu l'air de comprendre, en tout cas, elles n'ont fait aucun commentaire, se sont montrées raisonnablement intéressées par leur installation, et notre nouvelle vie a commencé, juste parce qu'il avait coupé mes magnolias.

Je pensais que tout irait en s'arrangeant, mais Émilie qui n'avait que six ans, a recommencé à faire pipi au lit, m'a gratifiée d'interminables bouderies, d'épisodes de colères irrépessibles, avec spasmes du sanglot et tout le reste, que ce soit à la maison ou en classe. Je recevais des convocations des instits, des animateurs de centres aérés, mes amies m'avouaient qu'elles voulaient bien garder Zoé, quel amour, si gaie et si facile, c'est quand tu veux, mais Émilie, excuse-moi je passe mon tour, la dernière fois, elle nous a pourri le week-end, ce n'est pas de sa faute, la pauvre petite, vraiment Cécile, tu devrais la montrer à un confrère.

C'est ce que j'ai fait, je croyais que les pédo-psys ont la vie facile, les enfants, c'est labile, quelques séances et hop, envolés les symptômes et guérie la pathologie. De fait, Émilie a semblé s'assagir, elle avait un endroit où raconter ses soucis, elle réussissait à s'adapter à la vie en collectivité, les maîtresses ne me parlaient plus de son comportement asocial, mais louaient sa vivacité, son intelligence, sa personnalité, elle a sauté une classe, est entrée au collège à dix ans, encore assez gamine, mais intrépide, bien cortiquée et dotée d'un redoutable sens de la répartie.

La mort de Cyril a tout bouleversé.

Zoé a passé une année désastreuse, dormant quatorze heures par jour, jusqu'à son départ pour l'Angleterre et la rencontre de Steve, un batteur blond et barbu qui l'a sortie de son apathie.

Pour Émilie, ça a marqué le début d'une adolescence paroxystique, et tout est reparti à la puissance 10, les scènes, les hurlements, les pleurs, les réconciliations passionnées, les demandes de pardon, les promesses non tenues, sans parler de la fumette, de l'absentéisme scolaire, des conduites à risques, des fugues, des comportements alimentaires aberrants. Avec en prime, le refus catégorique et définitif de retourner voir un psy.

Je n'en pouvais plus. Zoé non plus, trop souvent sommée de comprendre, d'excuser, de s'effacer. La pauvre bichette le faisait de grand cœur, elle adore sa sœur, mais il y avait une telle inégalité de traitement, Émilie prenait tant de place, je me suis décidée à mettre mon ado ingouvernable à distance, je lui ai proposé de partir en internat et à ma grande surprise, elle a accepté. Elle aussi devait commencer à se faire peur.

L'internat l'a sauvée, et nous aussi. Nous observions un protocole prudent durant les week-ends qu'Émilie passait à la maison et moyennant des ajustements de part et d'autre, notre vie de famille est redevenue sinon plaisante, du moins vivable.

D'autant qu'à ce moment-là j'avais déjà rencontré Paul. L'opposé de Cyril : carré, solide, bon vivant, un physique plaisant, mais sans plus. Aucun risque de tomber amoureux, c'était censé être une passade, un divertissement, une façon de m'aérer de ma vie

monoparentale. J'aurais dû me méfier. Il a entrepris de me draguer à l'ancienne, bouquets de fleurs et dîners aux chandelles, et je me suis prise au jeu.

Chacun de nous sortait d'une histoire douloureuse. Prêts à partager les joies et les peines de la vie à deux, mais pas à risquer la paix des familles. Nous avons sagement attendu que son fils soit parti travailler au Canada et que mes filles soient engagées dans leurs études pour nous installer ensemble.

Zoé a vite accepté la présence de Paul et noué avec lui une complicité nourrie de leur goût partagé pour le cinéma. Émilie en revanche... L'irruption de Paul dans ma vie a rallumé les braises d'un œdipe mal résolu et elle a développé à son égard une antipathie qui a doublé sa rancœur envers moi.

Dans l'esprit d'Émilie, je suis responsable de tout ce qui lui arrive de néfaste. Si elle est mal dans sa peau, anxieuse au point de faire des crises de panique, profondément malheureuse, c'est de ma faute, faute à l'enfance que je lui aurais volée, faute à l'attention que je ne lui aurais pas donnée, faute à l'amour dont elle aurait manqué.

Et pourtant. À voir de loin, elle a tout pour elle : la beauté, le charme, l'intelligence, l'originalité. Elle réussit brillamment dans la gestion des métadonnées, les algorithmes statistiques et l'analyse prédictive. Mais elle n'est pas heureuse, tant s'en faut. Même si je me défends de m'en sentir responsable, ce malheur qu'elle exhibe devant moi, de façon privilégiée et répétitive – ce que je ne peux m'empêcher à certains moments de trouver obscène – ce malheur est une épine dans ma chair. Je ne peux m'empêcher de me demander ce que j'ai fait ou, pire, ce que je

Contrecoups

n'ai pas fait quand je l'aurais dû, pour qu'elle soit aussi mal dans sa peau. Je ne passe pas de 31 décembre sans formuler le vœu que cette année apporte enfin le bonheur à Émilie. Juste ça et je serai comblée.

Zoé
[mardi 19 février 2019]

Oui, oui j'ai bien compris. Un premier contact. Une discussion comme ça. Voir si ça peut matcher entre nous. Si je me sens en confiance.

... Excusez-moi. Bien sûr, c'est à moi de parler, mais je ne sais pas par quoi commencer. C'est la première fois que je fais une démarche de ce genre. Ça m'impressionne.

... Timide ? Plus trop maintenant, mais quand j'étais petite ! Le cauchemar que c'était quand on s'adressait à moi, un adulte je veux dire, avec les autres enfants, ce n'était pas pareil. Mais face à un adulte, j'étais tétanisée. Le lapin dans les phares de voiture. Je baissais les yeux, je regardais mes chaussures, je sentais mes joues chauffer. Alors l'autre insistait en général, allo Zoé, je te parle, tu pourrais répondre ! Je n'arrivais pas à dire un mot, je ne rêvais que d'une chose, que la terre s'entrouvre et m'engloutisse.

... En fait, mon problème, c'était que je bégayais. Je ne sais pas si je suis devenue timide parce que je n'arrivais pas à prononcer les mots correctement ou

si je bégayais parce que j'étais timide. Alors pour moi, le plus simple, c'était de me taire.

... Ma mère – je ne vous ai pas dit que ma mère est médecin – m'a envoyé chez des spécialistes, j'ai vu des ORL, des phoniâtres, des orthophonistes, j'ai fait de la rééducation, j'ai appris à respirer, à contrôler le débit, à placer ma voix, tous ces trucs-là. Ça n'a pas changé grand-chose.

... Et puis, en 5e, j'ai fait du théâtre. Et là, miracle : sur scène, j'étais capable de parler, et même haut et fort, sans buter sur les mots. Incroyable !

Le hic, c'est que ça ne fonctionnait que sur scène. Enfin, au départ. Dans la vraie vie, ça a mis un temps fou, et même encore maintenant, à certains moments, quand je suis euh enfin vous voyez, quand je suis émue ou que j'appréhende, comme en ce moment par exemple, j'ai tendance à bredouiller un peu, mais globalement, c'est fini. Je ne serai jamais une oratrice de classe internationale, mais dans l'ensemble ça va, quand je parle, c'est clair, on me comprend.

... Je pense que c'était une question de confiance en moi. Sur scène, j'étais, non j'incarnais quelqu'un d'autre, le personnage je veux dire. Ce n'était plus moi qui parlais, c'était lui, vous comprenez, alors, du coup, j'osais dire, bouger, faire tout ce que je n'osais pas quand j'étais Zoé Cordier, la petite collégienne mal dans sa peau.

... Ce que je voulais le plus au monde à l'époque, c'était être normale, avoir une famille normale et tous les trucs rasoirs de la vie de famille, les repas du dimanche, les tours de vaisselle, les vacances. Mon amie Noëlie, elle partait chaque été en caravane avec

ses parents et ses deux frères, dans un camping sur la côte landaise, ça me faisait fantasmer.

... Au lieu de quoi, ma mère nous embarquait dans des randos en montagne. Les nuits en refuge, je ne vous raconte pas : odeurs de pieds, réveils à l'aube, mal aux cuisses, courbatures, ampoules et coups de soleil. Ou bien on avait droit aux expéditions en mode « culture et ouverture au vaste monde », direction Rome, Carthage ou Mexico, cornaquées par ma mère qui ne lâchait jamais son guide vert. Au final, j'en garde de bons souvenirs, mais à 11 ans, j'aurais tué pour aller bouffer des pizzas trop grasses sur une plage bondée.

... Aujourd'hui, contrairement à ce que je pensais à 11 ans, je me dis qu'elle est top, ma famille. Ma mère, elle est cool. Carrément cool.

Sauf qu'elle travaille trop. Workaholic gravement dépendante. Et s'il n'y avait que le taf ! C'est une machine de guerre. Le nombre de choses qu'elle réussit à faire en 24 heures, ça dépasse l'imagination. Elle est médecin généraliste, et comme tous les généralistes, elle est archi-débordée, mais elle trouve le moyen, en plus de son cabinet, de bosser au planning ET dans une PMI. Et tant qu'à faire, elle fait aussi de la politique, elle a siégé au conseil municipal pendant des années, sa liste s'est fait jeter en 2014, sinon elle y serait encore. En plus, elle chante dans une chorale, elle a une vie sociale, elle voit des gens, bref, elle me tue. Le lapin Duracell à côté, petit joueur.

... Disons qu'on peut la trouver assez fatigante, enfin par moments. Pas chiante, mais vous voyez ce que je veux dire, en tout cas disons pas volontairement chiante. Bien intentionnée, ça c'est sûr, mais elle ne

se rend pas compte qu'avec son trip de *wonder woman*, elle file des complexes aux gens normaux.

... Ensuite, il faut parler de Paul, son compagnon – ils sont ensemble depuis très longtemps. Un type sympa, il travaille dans le BTP mais il a de l'humour. Non je rigole, vous n'allez pas croire que je pense que les types qui travaillent dans le BTP... hein ? Lui, il est vraiment cool. Il aime la bonne bouffe, les étoiles, le cinoche et ma mère. Enfin, peut-être pas dans cet ordre-là.

... Après, il y a Émilie, ma sœur. Je l'adore. Je l'admire un max. Elle est tout ce que je ne suis pas. Fonceuse. Peur de rien. Une allure folle, elle a fait mannequin pour payer ses études, vous voyez le genre. Brune, en plus. J'aurais aimé être comme elle : grande, brune, avec de longs cheveux bouclés. Comme vous voyez, c'est plutôt raté.

... Ça n'est pas évident à première vue, mais l'aînée, c'est moi. D'un peu plus de deux ans.

... J'ai bientôt trente ans. Même s'il arrive qu'on me demande mes papiers pour vérifier que je suis majeure. C'est mon côté Jean Seberg. Vous vous souvenez ? À *bout de souffle* : « New York Herald tribune ! New York Herald tribune ! ».

... Et enfin, je l'ai gardé pour la fin parce que c'est le plus important : Robin, mon fiancé, mon amoureux, l'homme de ma vie. Le type le plus gentil de la terre. Et le moins macho. Six ans qu'on est ensemble. On s'est rencontrés à Paris, à une soirée. J'étais en stage, lui terminait ses études d'archi.

... Il est installé comme architecte. D'un genre un peu particulier, mais architecte quand même. Il construit des maisons bioclimatiques. Vous savez, les

maisons où on respecte les... OK, vous connaissez, je m'arrête. Figurez-vous que lui aussi, il était du coin, enfin d'un bled pas loin de Tours, c'est tout comme. Bizarre, quand même ? On aurait pu se rencontrer ici, mais il a fallu que tous les deux on se bouge à Paris pour se trouver.

... Pas mariés, pas pacsés. On était d'accord là-dessus dès le début. Quand on s'aime comme on s'aime, on n'a pas besoin de signer des papiers pour le prouver.

... On s'entend hyper bien. En même temps, c'est facile de s'entendre avec Robin. Avec lui, tout est limpide. Il dit ce qu'il pense et il pense ce qu'il dit. Assez grande gueule, mais à côté de moi, tout le monde est grande gueule ! Il a la tête qui fonctionne bien, il réfléchit beaucoup. Il se documente, il analyse à fond tous les arguments, les siens, ceux des autres, il refuse les évidences ou les idées toutes faites. Il met du temps à se faire une opinion. Mais une fois qu'il a décidé ce qu'il pense être juste, il ne change plus.

... Ces principes, ces valeurs qui lui tiennent à cœur, il y croit à fond. Par exemple, sur l'écologie et les choix de vie que ça implique. Il y a des gens, comme Paul par exemple – Paul, le mec de ma mère, mon beau-père si vous préférez – qui le traitent d'utopiste. Trop facile, je trouve. Une façon d'évacuer le problème, d'éviter la discussion. De ne pas chercher à comprendre.

... Alors que Robin, c'est l'inverse. OK, c'est un rêveur, un idéaliste, mais il croit dans le pouvoir de la parole. Il pense qu'à force de parler – enfin, pour peu que la cause qu'on défende soit juste – on réussit à convaincre. Il est capable de tenir une nuit entière

à discuter. Assez redoutable. Pas évident de lui porter la contradiction. Perso, je n'en ai pas envie. D'ailleurs, on est d'accord sur tout. Ou quasiment.

... L'écologie, pour moi aussi, c'est un choix incontournable. Un chemin dans lequel je me suis engagée très tôt, avant mes vingt ans. Mais contrairement à Robin, je n'en ai pas fait mon métier.

... Je travaille dans le cinéma. Une découverte qui date du lycée. J'ai plongé dedans, la tête la première. Grâce à un CPE cintré mais génial, qui animait un ciné-club à l'ancienne. Chaque mardi soir. Pour les débats, il invitait des pointures. De toute l'année, je n'ai raté aucune séance. Il nous a emmenés au festival qui venait juste d'être lancé. « Premiers plans », vous devez connaître.

... Définitivement atteinte. Dès que j'avais du fric, je fonçais au cinoche, certains films, je les voyais deux ou trois fois dans la semaine. Très vite, j'ai su que c'était ça que j'allais faire.

... Actrice, clairement non. Jouer en amateur, c'est une chose, en faire son métier, c'en est une autre. Au théâtre et c'est pareil au cinéma, comme comédienne, il faut savoir se vendre, faire le buzz, aller dans les castings, persuader des réalisateurs ou des metteurs en scène que le rôle est pour vous. Totalement hors de mes capacités. Je n'ai jamais été très douée pour me mettre en avant.

... Je suis scripte. J'adore mon métier, enfin quand je travaille, je ne travaille pas encore assez, mais ça vient, on m'appelle de plus en plus souvent. Ça me correspond bien, mon caractère, ma façon de fonctionner. Un travail invisible mais essentiel.

Contrecoups

... Comment vous expliquer ? Disons qu'en gros, on est responsable de la logique du film, de l'enchaînement des séquences. Il faut veiller au timing. Éviter les invraisemblances. Faire attention aux incohérences. Remettre tout dans l'ordre. Se débrouiller pour que tout soit fluide.

Un peu comme vous, au fond.